

## UNE CITÉ DE TRANSIT ET SES HABITANTS

Insertion par l'économique et gens de peu

Interview de [Patrick Macquaire](#), Propos recueillis par [Jean-François Gomez](#)

Érès | « VST - Vie sociale et traitements »

2022/3 N° 155 | pages 79 à 86

ISSN 0396-8669

ISBN 9782749274812

DOI 10.3917/vst.155.0079

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2022-3-page-79.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Une cité de transit et ses habitants

## Insertion par l'économique et gens de peu

### INTERVIEW DE PATRICK MACQUAIRE

Éducateur spécialisé, directeur du centre social et de la régie des Hauts-de-Chartres durant vingt-cinq ans.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-FRANÇOIS GOMEZ, chercheur et formateur en travail social.

*Nous avons déjà publié, dans le numéro 151 de VST, un article de Patrick Macquaire sur son travail dans un quartier difficile des Hauts-de-Chartres, une mosaïque d'interventions sociales, matière de son livre Le monde selon Isidore<sup>1</sup>. Cet ouvrage est un récit, un essai qui renvoie à des stratégies concrètes pour les travailleurs sociaux confrontés à la pauvreté, à la montée de la délinquance, à l'influence des « prêcheurs » dans les quartiers difficiles. On y voit comment l'art (ici la mosaïque, sa métaphore et sa technique mises en avant par un connaisseur et traitées on ne peut plus sérieusement<sup>2</sup>) peut embellir la vie, provoquer des conséquences inespérées sur le regard que les habitants d'une cité de transit, condamnés à la laideur, posent sur eux-mêmes, contraignant les décideurs, « édiles et élites » comme dit l'auteur, à voir le quartier, « lieu de tous les échecs », autrement.*

*Nous avons choisi de revenir sur les questions que pose ce livre foisonnant : le contrôle du travail social dans des quartiers difficiles, les relations avec les élus et les administrations, la surdité de l'administration, la perte de sens pour les usagers, autant de thèmes qu'évoque notre dossier.*

Jean-François Gomez

**VST** : On trouve dans ton livre la description saisissante de deux mondes qui ne se rencontrent jamais : la ville haute et la ville basse semblent n'avoir rien à faire ensemble. Les élus ont une difficulté énorme à entendre les questions des habitants, même lorsque leur parole est relayée par les travailleurs sociaux. Dans ta description du quartier, tu emploies une multitude de métaphores insulaires qui renvoient à ton premier travail anthropologique qui, précisément, concernait une île, Hoëdic, marquée par un naufrage fameux en

1931, celui du *Saint-Philibert*<sup>3</sup>. Cinq cents personnes y perdirent la vie. Peux-tu nous dire si cette allusion aux îles, qui fait penser aussi au maître de Camus, Roger Grenier, que tu cites d'ailleurs, t'a aidé dans ta façon d'appréhender la situation ?

**P.M.** : Ce livre évoque « un acte manqué, un discours réussi », la construction derrière le cimetière municipal, en 1954, d'une cité de transit, lieu de relégation d'une population venue de la rue de la Corroirie et de la rue aux Juifs : l'expression de l'inconscient collectif de toute

une ville. J'ai étudié, à Hoëdic mais aussi à Nantes, la rumeur née de la catastrophe du *Saint-Philibert*. Elle rendait les victimes « responsables de leur naufrage ». Je dirais qu'il y avait là, déjà, un travail idéologique à l'œuvre. Une dérive. Une transformation de la vérité : le bateau avait été affrété par l'Union des coopérateurs et des mouvements ouvriers, le jour de la Fête-Dieu. On dira que sur le bateau ils ont provoqué le capitaine, attenté à l'image du Christ... Les Camelots du roi, l'Action française sont à la manœuvre : le bruit court de bijoux trouvés dans les homards. Les pêcheurs de l'île seront acculés à un véritable exode.

À Chartres, toutes proportions gardées, on retrouve cette phobie de l'autre qui, en 1954, justifie la mise à l'écart de toute une population dans une cité de transit. On l'a construite derrière le cimetière. En 1989, le projet d'y mettre en place une structure d'insertion par l'économie suscite les réserves et les résistances des édiles. J'y rencontrerai ces résistances qui témoignent de la vraie nature du pouvoir, ce travail à l'œuvre qui toujours disqualifie les habitants, et les renvoie constamment à leur exclusion initiale, derrière le cimetière.

**VST** : L'existence de Raymond Isidore, le balayeur du cimetière Saint-Chéron, ses réflexions sur le monde jouent un rôle très important dans ton expérience. C'est un artiste singulier qui couvre sa maison d'objets mis au rebut, d'éclats et de morceaux d'assiettes ramassés dans les décharges. Il y avait un homme, écris-tu, « pour qui l'entretien et le balayage, plutôt que de réduire et d'exclure, s'étaient transformés en aventure ». Devant un pareil miracle, on se demande si l'ethnologue que tu es devenu n'enjolive pas la situation.

**P.M.** : Isidore est convaincu d'avoir trouvé une voie pour se sortir de sa misère. Il dit avoir trouvé à libérer sa créativité en

ramassant ces morceaux d'assiettes qui couvrent sa maison. La mosaïque est salutaire. Il veut ouvrir à d'autres ce chemin. Ses propos aux journalistes de l'époque en témoignent : il n'est plus seulement un balayeur, c'est un artiste. J'évoque cette rencontre, très tôt, dans les allées du cimetière qui sépare le service de prévention du quartier des Hauts-de-Chartres, avec un habitant qui, le lendemain, m'ouvrira les portes de la « Maison Picassiette » : un édifice qui, comme le Palais idéal du facteur Cheval, est visité du monde entier. Il me fera lire les propos du balayeur contenus dans le livre de Marteen Kloos, un texte accroché aux murs. Je cite : « Je voyais des débris de vaisselle briller dans les champs. On jette tant de choses alors qu'on pourrait en faire de la vie et du bonheur. On jette des choses, des êtres. Moi-même, j'ai été un détrit. [...] On m'a mis balayeur dans un cimetière comme quelqu'un qu'on rejette parmi les morts [...] Je cherche une voie pour que les hommes se sortent de leur misère<sup>4</sup>. »

Un détrit dit-il. Il y avait là, et presque de manière inattendue, un scénario, une mise en scène, la matière précisément de cette régie qu'on me demandait de créer : une entreprise de balayeurs, dont il s'agissait, pourquoi pas, de faire des artistes. Il fallait éviter que les habitants se sentent humiliés par des tâches dégradantes. J'animais la maîtrise d'œuvre urbaine et sociale. Je devais rendre acceptable par tous la reconstruction du quartier. Les habitants me parlaient avec malice de cet architecte singulier, qu'ils tenaient pour l'un des leurs : « Isidore l'a fait ! » Ils enchérissaient. Je les ai pris au mot. Ils me testaient, ils sentaient qu'il y avait là une solution, une vérité peut-être, un programme... Encore fallait-il trouver à rendre cette hypothèse acceptable. Le risque était grand de

tomber dans le ridicule. Mais il y avait là un scénario possible. La surprise passée, j'ai dû faire face à des résistances inattendues. Loin d'être ridicules, on gênait.

La prétention anodine de faire des mosaïques et plus tard d'organiser les Rencontres internationales de mosaïque nous a permis de faire ce que toujours fait la culture : transcender les clivages. Esquiver. Créer un esquif. Durer. Le pouvoir ne peut rien contre la culture, pas grand-chose contre la mémoire. La régie se voulait sur le quartier comme au théâtre. Être là avant, pendant et après le spectacle. Les habitants ne voulaient pas d'autre exemple que celui d'Isidore. Quitte à devenir des balayeurs, ils voulaient aussi, comme Isidore, devenir des artistes, échapper à la condescendance et au mépris. La mosaïque leur a donné la parole. Il devenait difficile pour le pouvoir de ne pas l'entendre. Toute la ville a fini par acquiescer.

**VST** : De fait, tu découvriras que les enfants de la cité, sans trop le savoir eux-mêmes, ont une sensibilité proche du balayeur, un goût pour la création, la naïveté de croire en un avenir possible même si, comme lui, ils pensent que « nous sommes dans un monde pas bien ».

D'une certaine façon, cet engouement pour Picassiette a quelque chose d'un mystère qui n'est pas forcément éclairci ni complètement théorisé par les professionnels du travail de prévention spécialisée. En considérant le destin de Raymond Isidore, toute une vie d'indifférence et de quolibets, les habitants de la cité de transit, tous ces gens « qui ont l'exclusion chevillée à la mémoire », comme tu dis, ont pu imaginer un avenir possible. N'est-ce pas là le travail essentiel de la prévention spécialisée, le travail de rue, aider les populations à s'envisager un avenir, oser se construire une histoire à travers un processus que le

pédagogue Paulo Freire désignait comme la *conscientisation* (repris depuis par d'autres) ?

**P.M.** : Les circonstances vont nous aider, effectivement. Les enfants ont joué un rôle fondamental pour nous aider à concrétiser notre projet. Ils ont dessiné leur quartier. Je pense à ce que nous en dit Fernand Deligny : « Le moindre dessin d'enfant est un appel [...] Un dessin d'enfant n'est pas une œuvre d'art, c'est un appel à envisager des circonstances nouvelles. » Je me suis souvenu d'une expérience menée en Picardie, à Laon : on fait dessiner des enfants. Ils doivent réaliser des plans et des affiches montrant leur quartier rénové. Un concours a lieu, les panneaux Decaux de la ville les accueillent. Une réussite. À Chartres, on demandera aux enfants de dessiner à leur tour leur quartier idéal. Mais cette fois ce qui en ressort est un véritable appel : les maisons des enfants ressemblent à celles de Picassiette. Il a fallu cette circonstance pour que tout s'envole, comme le cerf-volant de Deligny, et qu'on réalise avec eux ces mosaïques qui, dans les cages d'immeubles, vont accompagner le démarrage des premières femmes de ménage. L'éducateur est un créateur de circonstances dit-il.

**VST** : Un moment essentiel dans ton livre – les réflexions théoriques y alternent avec un récit vivant – est la création et l'inauguration de la toute nouvelle Maison pour tous. Le maire a demandé à l'architecte de réduire le nombre de fenêtres (vont-ils encore caillasser ce bijou ?) et les bureaux « car ils n'écrivent pas beaucoup ». Quant à l'association qui va gérer cet ensemble, les partenaires découvrent le jour de l'inauguration qu'ils doivent signer des statuts rédigés par le maire qui n'a consulté personne. Le résultat est la création d'une « citadelle au milieu

d'un quartier ». De telles situations n'incluent-elles pas un sérieux découragement tant chez les habitants que chez les travailleurs sociaux eux-mêmes ?

**P.M.** : Les entrées d'immeubles sont ouvertes aux quatre vents : elles permettent à tous d'entrer et de se servir : des gens venus de l'extérieur fracturent les portes des appartements, ils tabassent leurs locataires. Je dirais : qui ne dit mot consent. L'office rechigne à remplacer les portes. Il a déjà donné. J'irai avec le premier encadrant de la régie, Cheikh, chercher des cornières pour rafistoler les bâtis : il a repéré dans la décharge publique des sommiers métalliques qu'on peut tronçonner. L'aide des manouches qui vivent devant cette décharge à ciel ouvert sera très précieux. Je comprends qu'on a engagé une lutte quasi anthropologique entre intérieur et extérieur :

Dans ces appartements, on peut se faire une idée de ce qu'est une Maison pour tous quand elle n'est l'affaire que de quelques-uns. La ville craint d'y voir se répéter ce qui ne relève que de ses propres erreurs. L'histoire voudra que dans un contexte de déliquescence accru, on me confie la gestion de la Maison pour tous. Je ferai entrer les habitants dans le conseil d'administration. J'en ferai un centre social agréé comme tel par la CAF. Avec la régie, un tandem. Une mosaïque qui illustre ce concept d'*animation globale* défendu par la CAF.

**VST** : Ce livre est l'occasion de rappeler toutes les tentatives de « pacifier » les quartiers, centres sociaux, mille-clubs, maisons pour tous, à partir de projets souvent déjà concoctés, jamais réalisés dans l'échange et la discussion. Tu t'inspires de l'expérience des mille-clubs, où des équipements envoyés en série dans les quartiers furent confiés aux associations

d'habitants auxquelles on donne la possibilité de construire.

On a l'impression que la politique, qu'elle soit de gauche ou de droite, est toujours la même et n'atteint pas ce lieu où vivent ces « gens de peu », abandonnés là avec des promesses de réhabilitation, et on se demande si l'on parle là des hommes ou des lieux. Est-ce qu'on peut généraliser à partir de cette situation unique ?

**P.M.** : J'ai découvert tardivement que le mille-club dont on a repris la gestion aux habitants est issu d'un programme concocté par le ministre François Missoffe. Des kits étaient confiés aux habitants, aux associations. On y voit comment l'éducation populaire, le travail coopératif peuvent faire des merveilles. À la régie on a confié plus tard la construction d'Agorespaces, sous Mitterrand, des équipements sportifs pluridisciplinaires, preuves concrètes que le pouvoir politique peut se montrer clairvoyant à droite comme à gauche...

**VST** : On trouve dans cette histoire un moment où tout bascule : la rencontre entre toi-même comme éducateur, accompagné d'une assistante sociale (qui n'a pas demandé l'autorisation de cette rencontre à sa hiérarchie), et le procureur. La drogue circule. Les dealers gèrent le quartier. Le procureur a compris le rôle néfaste d'un chef de bande compromis dans de sales affaires. Tout va changer dès lors qu'il comprend, grâce à vous, le rôle de cet individu : il confiera à la gendarmerie le soin de rattraper ce qui avait été perdu par la police. Cela changera complètement le climat du quartier.

Cette anecdote ne risque-t-elle pas de nourrir cette idée assez générale que le calme dans les quartiers ne peut être que le résultat d'un nettoyage, que la répression est la seule solution ?

**P.M.** : Elle témoigne surtout de l'échec des personnels affectés à la répression. Du rôle ambivalent de quelques-uns. On voit sur ce quartier des tolérances s'installer, des dealers qui sont aussi des indicateurs proliférer. Le juge Halphen qui a travaillé à Chartres témoignera de ces pratiques dans *Sept ans de solitude*<sup>5</sup>, des pratiques où la politique et la justice font bon ménage. Avec le départ des dealers parisiens, on découvre cette fonction qui leur était dévolue : mettre la pression, masquer le cauchemar de l'exclusion par les paradis artificiels de la drogue.

**VST** : Le vol des mobylettes ou des vélos que les habitants doivent monter aux étages pour les retrouver le lendemain, le vol des portes d'appartement systématiquement pratiqué sous forme de rétorsion, les petits dealers bientôt suivis par les Parisiens en limousine qui finissent par s'installer dans un quartier à l'abandon, les prêcheurs et les démagogues, l'office HLM qui évite de faire la moindre dépense pour ce quartier a priori déconsidéré et ne méritant aucun effort d'entretien, tout cela ne s'invente pas.

Sur un plan plus général, beaucoup de détails du récit montrent à quel point la vie des quartiers, le souci des habitants sont sans commune mesure avec les discours des médias et quelquefois des sociologues patentés, lesquels n'ont pas fait l'effort d'aller y voir, se sont contentés d'une culture livresque ou d'études statistiques. N'y aurait-il pas là un vaste projet pour le travail social dans toutes ses formes, faire reconnaître au public souvent mal informé son importance et son utilité ?

**P.M.** : J'essaie de dire à quel point la stigmatisation des quartiers, la politique du karcher et des « sans dents », des paliers censés sentir mauvais, visent à justifier leur exclusion, à désigner des boucs émissaires,

à masquer les insuffisances de la politique, à susciter des passages à l'acte. On préfère conduire au populisme et à l'intégrisme ceux qu'on prétendra sauver ensuite à grand renfort de libéralisme. Là encore les dealers ne sont pas ceux qu'on croit.

Un quartier est une partie d'un Tout et ne va mal que parce que le Tout rencontre des problèmes. Il faut s'aviser du fait qu'on a tendance, sur un mode cartésien, à résoudre les problèmes de chaque partie séparément, en donnant à un petit clergé le soin de relier les éléments entre eux. Il y a là un ethnocentrisme qui se fonde sur la division plutôt que sur l'addition, une conception de la démocratie qui privilégie la *représentation* plutôt que la *participation*. On élude la possibilité très pascalienne de reconnaître la partie dans le Tout, et le Tout dans la partie et de construire ainsi une mosaïque : un ensemble où l'harmonie cultive les espaces et les différences.

**VST** : Les pouvoirs en place ne veulent pas de cette structure que tu t'acharnes à construire. Tu parviendras à l'installer durablement au prix de beaucoup d'efforts. À te lire, dans cette situation désespérée, on se demande comment tu as trouvé les forces positives (en dehors de l'image de Pique-assiette), je parle des hommes et des femmes qui t'ont permis de sortir de là. Peux-tu nous redire le rôle des gens du quartier dans cet effort ?

**P.M.** : Très tôt, j'ai demandé aux habitants de rejoindre le centre social et la régie. J'en ai recruté quantité qu'il fallait former, via les associations d'éducation populaire : des encadrants techniques, des animateurs, des chefs d'équipe, des conseillers en insertion. J'étais heureux avec ce personnel qui me soutenait et dont la candeur n'avait que peu à voir avec les attitudes convenues du travail social classique. Quelques-uns sont devenus administrateurs. On trouvera dans

les archives la trace de salariés présents au sein du CA. On me taxera de communisme et je devrai lâcher du lest. Le fait est, j'ai dit ailleurs le danger que les équipages se construisent dans les tavernes et que les capitaines se retrouvent en haute mer face à des corsaires. Ce risque me semblait pourtant secondaire. Je craignais plus le rôle des armateurs et des financeurs, les manipulations des « actionnaires » qui voulaient décourager les habitants pour occuper le terrain.

Cette structure, à mon départ, était devenue une entreprise en vraie grandeur : quarante-cinq équivalents temps-plein, une centaine de salariés, un redéploiement sur l'ensemble des quartiers d'habitat social de la ville, des événements culturels d'importance : les Rencontres internationales de mosaïque. Mais le succès a un revers : l'État s'est chargé du contrôle des structures de ce type dans *des dialogues de gestion* où le dialogue est, comme le bonheur et la liberté : obligatoire. J'ai fait l'apprentissage des *doubles liens*, des *injonctions paradoxales*, et de cette gestion propre à l'État, une gestion de fait qui décide de *la gouvernance*, du *pilotage*, au nom du *savoir-être* et du *savoir-faire*, et crée les symptômes qu'elle prétend vouloir régler.

**VST** : Finalement, et après maintes péripéties, les choses s'arrangent pour le quartier. La régie que tu as créée bénéficie d'une reconnaissance inespérée. Raymond Isidore, personnage naïf, simple et vrai, illumine tout le récit en apportant des cargaisons d'espoir avec sa brouette, mais tu finis sur une note assez pessimiste. Déjà Pascal Le Rest avait publié un ouvrage sur la mort de la prévention spécialisée<sup>6</sup>. À ton tour et à la fin de cet extraordinaire récit d'expérience, ton propos sur la gestion et le contrôle des quartiers par les différents

pouvoirs est terriblement pessimiste : le travail social était une chance d'apporter un changement bénéfique, mais il a été muselé, systématiquement mis en difficulté. La cité des Hauts-de-Chartres (désignée comme *Batna-Constantine*) et tous ceux qui y gravitent, travailleurs sociaux et bénévoles compris, devient la cité des invisibles : « Maintenu à distance, dis-tu, le travail social aura rarement été réfléchi comme une pensée possible, un recours aux tensions que depuis longtemps déjà les acteurs pressentaient [...] Considérés comme quantité négligeable, les interventions sociales sur les quartiers, le travail des associations ont souvent été délaissés au profit d'initiatives technocratiques où, très vite, la prévention a cédé le pas au contrôle, à l'assistanat et préparé le retour de méthodes honnies par les quartiers. » Sans doute est-ce beaucoup te demander, mais quelles solutions ou séries de solutions vois-tu pour que notre pays sorte de cet aveuglement, la capacité des usagers de se prendre en charge, étant systématiquement niée ou oubliée ? Les travailleurs sociaux même les mieux formés y peuvent-ils quelque chose ?

**P.M.** : Il aura fallu vingt-cinq ans de lutte pour que les choses aboutissent. Je fais ici, comme plus haut, la critique d'une organisation technocratique qui, au nom de l'intérêt collectif, prive l'individu de sa liberté : j'emprunte cette pensée à Hugo que je cite. Le travail social aujourd'hui me semble d'une sensibilité qui permet de sauver l'individu à la condition qu'il ne soit pas entravé par les ambitions politiques et les incompréhensions technocratiques. Lévi-Strauss, à qui l'on demandait ce qu'il pensait de notre monde, dit qu'à bientôt 100 ans il aura vu la population mondiale passer de 1 à 7 milliards d'habitants. Tout est là. Pour autant, il faut lire à livre ouvert

les symptômes de ces grands ensembles surgis avec l'expansion démographique, et en faire d'authentiques laboratoires et terrains pour les sciences humaines et sociales, montrer ce qu'ils disent de notre société : il faut laisser les enseignants enseigner, les soignants soigner, les travailleurs sociaux aider, et pour paraphraser Oury, commencer par soigner la société. Les éducateurs, comme les ethnologues, savent collecter ces signes, ces symboles offerts par les habitants, et lire cette parole des habitants qui ne demande qu'à être entendue.

Au risque populiste, de violence incontrôlable, il faut opposer une démocratie participative. Je me suis essayé à cette idée de mosaïque, image de la complexité dirait Morin, où, avec un mosaïste comme Paolo Racagni, ancien professeur de restauration à Ravenne, directeur de fouilles à Damas, on peut dire que le regard de l'autre dessine et construit avec l'artiste. Il aide à restaurer. De même qu'il existe une archéologie préventive, il faudrait pouvoir instaurer une ethnologie préventive, dresser la liste de ce qu'on est en train de perdre quand on prétend avancer.

**VST** : Ton livre commence par tes études d'anthropologie à Paris et tes premières recherches, notamment sur l'île d'Hoëdic, que nous avons évoquées. Penses-tu qu'avec ta seule formation d'éducateur spécialisé tu aurais pu affronter toutes les difficultés rencontrées dans les Hauts-de-Chartres et les comprendre ? Car même si ton modèle est Raymond Isidore le balayeur du cimetière, que tu définis avec humour comme ton directeur de recherche, quelques références théoriques, dont certaines inconnues des travailleurs sociaux (Alinsky par exemple), semblent t'avoir beaucoup aidé.

**P.M.** : J'ai choisi de ne pas soutenir une thèse mais mon avant-propos le montre je crois : fuyez le naturel et il revient au galop ! Elle s'est peut-être écrite sur le terrain de la cité de transit grâce à cette suggestion faite par mes profs et héritée de Colette Pétonnet : il faut avant toute chose traverser le cimetière du terrain à étudier. J'ai suivi le conseil sur les Hauts-de-Chartres comme à Hoëdic, et un heureux concours de circonstances m'a permis d'avancer puis de revenir sur quelques concepts.

Sans l'aide des artistes, sans la pensée de Saul Alinsky, qu'étudiant à Paris VIII Chauvière nous a demandé de lire, sans l'étude du process de travail et les cours de Robert Linhart dans le département philo, sans l'EHESS et sa critique de l'anthropocentrisme, je ne serais probablement pas parvenu à grand-chose. *Le monde d'Isidore*, c'est l'histoire d'un balayeur qui ne voulait pas, comme les habitants de la cité de transit, qu'on lui confisque sa vie. J'ai compris plus tardivement qu'il ne voulait pas non plus qu'on lui confisque sa mort. Il a construit son propre tombeau au risque d'apparaître fou, encore une fois. Sartre nous dit que, puisqu'il n'y a pas de paradis, il n'y a pas d'enfer non plus. Sauf à dire que « L'enfer, c'est les autres » : ce qu'ils diront de toi quand tu ne pourras plus leur répondre. Isidore voulait être enterré à l'abri, dans son œuvre, comme le facteur Cheval. Il ne voulait pas retourner au cimetière où tout de son exclusion a commencé. Son œuvre aura témoigné pour lui. Je lui ai redonné modestement ce que je lui dois.

#### RÉSUMÉ

Dans cette interview, un acteur du développement social évoque, à propos de son ouvrage, une expérience exceptionnelle dans une cité de transit à Chartres. Quelles difficultés particulières

## 86

a-t-il rencontrées ? Quelle place particulière a pu occuper, dans la représentation du quartier, l'image omniprésente de Raymond Isidore, le balayeur mythique surnommé « Picassiette » qui avait vécu là, près du cimetière ? Sur quelles théories s'est-il appuyé pour faire sortir les habitants de leur ghetto ? Comment le politique a-t-il pu rencontrer l'esthétique à partir d'une pratique étendue de la mosaïque ?

**MOTS-CLÉS**

Art, cité de transit, complexité, développement social, politique, « Picassiette », régie de quartier.

**Notes**

1. P. Macquaire *Le monde selon Isidore. La poésie urbaine du balayeur*, H diffusion, 2021.

2. Le dossier n° 2 de DELIÉ, « Santé mentale et création » (Yakamédia, médiathèque en ligne), traite justement cette question.

3. P. Macquaire, *Le cercle des homards. Hoëdic, une île entre rumeur et naufrage, ethnographie d'une catastrophe maritime*, Paris, Éditions Petra, 2013.

4. M. Kloos, *Le paradis terrestre de Picassiette*, Paris, Encre, 1979.

5. É. Halphen, *Sept ans de solitude*, Paris, Denoël, 2002.

6. P. Le Rest, *Mais qui veut la mort de la prévention spécialisée ?*, Paris, L'Harmattan, 2019.

